

LA FORTERESSE DE SALSES

Comme un dos vu de loin, au ras du monde, un dos que le ciel caresse de la lumière, puis c'est une crête qui hérissé la vue. Toujours si nous laissons faire les choses et le regard, chacune s'évade d'elle-même par un détail qui la fait prendre pour une autre. Celle-ci pourtant est massive et même énorme, et n'offre aucun doute sur sa nature : une gigantesque machine de pierres et de briques couchée au milieu de son trou. Est-ce pour y rester tapie et à l'affût ? Est-ce pour s'y tasser sous le poids du temps ? Elle est bien sûr inanimée, devrait l'être, et réduite à la forme que la mémoire a coulé dans son nom en voyant tour, remparts, fossés. Mais cette forme d'autrefois impose si fort son présent qu'on en fait le tour avec une vieille méfiance. Quelqu'un est là alors qu'on n'aperçoit que quelque chose. Il s'ensuit qu'on longe un mystère, qu'on l'approche et qu'à la fois on le conteste en posant son regard sur des murailles, un donjon, d'une normalité indubitable.

L'Histoire est la sueur d'un lieu avant d'en constituer le savoir, mais il n'est pas indifférent de se rappeler que l'invention du canon remonte à 1325, que les premiers canons tiraient des flèches, qu'en 1374 un canon de plus gros calibre tira des pierres, qu'en 1377 ce pierrier servit à abattre un rempart, que la taille de boulets de pierre puis la fonte de boulets métalliques accrût tellement l'effet de la canonnade que les hautes murailles des châteaux-forts devinrent des abris fragiles, qu'en conséquence on inventa un nouveau système de fortifications, aux remparts très épais et comme enfoncés dans le sol. Jusque-là on se faisait la guerre avec des arcs, des lances, des sabres, des épées. L'armement n'avait guère évolué depuis l'Âge du Bronze. Tout seigneur, toute cité pouvait se le payer. Maintenant arquebuses et canons, poudre et boulets sont hors de prix pour qui n'est pas roi, pape ou empereur, ainsi la force est-elle exclusivement réservée au pouvoir central et à son délégué logé dans le donjon.

L'impression, tandis qu'on va, n'en persiste pas moins de n'être pas seulement au bord d'une masse de pierre. On cherche en vain le point de vue qui ferait se lever d'un coup la profonde figure. Il n'y a que des rondeurs, des longueurs, des hauteurs, mais nulle part cette position propice au face à face qu'offre ailleurs tout monument dans la fierté de sa façade. Ici, rien qu'une pesanteur, la gravité de qui n'a pas besoin de faire devanture ou ne saurait se contenter d'un seul visage. On ne voit pas ce qu'on devine. Il n'y a qu'un minimum d'apparence pour un maximum de vie interne, et la violence de celle-ci suinte à travers les murs : elle a trop longtemps fermenté à l'étroit.

On s'attend à un air plus épais, un air soufflé par la respiration du temps, mais le visiteur a la peau du présent et se trouve séparé par elle de ce qui fut, et dont il sent

à peine les bouffées de poussière. Il s'avance dans la surprise et la surprise trompe son attention qui va toute au passage sans voir que désormais le dedans ne se défend plus contre le dehors. Il lui faudrait penser la fermeture et la défense au lieu de jouir de l'accueil mais c'est un désir d'amour, d'amour du lieu qui le pousse à la rencontre des espaces. Et le voilà vite comblé par la cour grande et mouillée toute d'une lumière ocre. Ce ruissellement fait oublier les jambes au garde-à-vous des arcades et l'obscur entre elles où gît la seule trace du perdu, de l'oublié, du disparu, de tout ce qui n'a pas la moindre consistance sous le toucher des yeux, et qui n'en est pas moins un silence visible dès qu'on pense aux absents, à ces ombres privées de corps parce qu'il ne leur servirait à rien d'être reconnaissables et distinctes maintenant que les personnes ont fondu dans le remous des siècles.

La cour est vaste avec son puits et la rumeur, le froissement qu'y font la mémoire ou le vent en se frottant aux pierres. Il y avait là jusqu'à 1500 soldats. Ils sortaient des arcades pour répondre aux appels, courir vers les terrasses et les meurtrières pour servir ces pièces d'artillerie aux jolis noms : bombardes, couleuvrines, fauconneaux, pierriers, sarbatanes. Cela servait à tuer avec une efficacité toute nouvelle et cela crachait la mort depuis ce grand corps dont la cour est la poitrine, où vainement on cherche un cœur tombé peut-être au fond du puits.

Les seules parties intimes sont les écuries et la chapelle. En ce temps-là, un cheval valait plus cher qu'un homme mais l'homme avait Dieu pour lui garantir que le sacrifice de son humanité ouvrait le paradis. Cette poitrine aux flancs de pierre n'a que des moignons aux quatre coins et une grosse tête, une tête habitée par le pouvoir et qui peut se couper de son corps au cas où ce dernier serait infecté par une rébellion ou bien une pénétration de l'ennemi. Dans le donjon, le pouvoir, et sous le donjon, les réserves : nourriture et fourrage, arsenal, cuisine, boulangerie, et la seule arrivée d'eau potable. Le commandement assure la propriété, et réciproquement, la propriété assure le commandement.

Tout ce qui est interne est logé dans les flancs qui sont quatre afin de suppléer l'absence d'un devant et d'un derrière. Là-dedans coursives, couloirs, boyaux. Un fantôme de circulation y rôde encore. On en suit le courant d'air en courbant le front sous la voûte basse. Ici s'agitèrent des vivants pour expédier la mort vers d'autres vivants qui leur renvoyaient la pareille : la tuerie est un échange primordial, au nom du roi et de l'Église – pas le même roi pour tous mais la même Église dont le corps digérait la guerre. À parcourir ces galeries, on baigne dans un sang froid. Son flux transportait des pulsions terribles. On sent remuer leurs rouages et palpiter le désir

de meurtre que légalisait l'ordre de combattre le Mal, mais comme le Bien est petit quand on se penche sur l'un de ces entonnoirs percés dans l'épaisseur de la muraille et qui fut bouche à feu... On voit tout au bout un carré d'herbe, en vérité de la dimension d'une tombe, et l'on s'émeut d'être à la fois dans la froideur de la machine à faucher les vivants et dans la vision d'une chose fragile et tendre.

Qu'est-ce qu'un homme d'alors parmi la troupe des semblables voués comme lui à l'obéissance et à la solitude collective, celle qui ne vous laisse jamais seul pour mieux vous isoler ? Cet homme, dans les temps ordinaires, est tenu d'avoir une tête étroite et dans les temps de guerre, une âme héroïque, mais il n'en a pas besoin pour mourir : il lui suffit pour ça d'aller boire l'eau du puits que protège au milieu de la cour la tourelle de briques. S'il est un peu observateur et réfléchi, il se glissera plutôt dans les écuries pour boire l'eau des chevaux car les chevaux boivent la même eau que les officiers et leurs chefs. Alors en regardant mourir son voisin de caserne, il se demandera peut-être ce que vaut la vie humaine. Question absurde parce que trop générale : une vie ne vaut pas plus une autre vie qu'une voix ne vaut une autre voix, quoiqu'en disent les démocrates... Ce qui est égal est sous la terre, jamais dessus.

Le regard fait amoureusement le tour des trois côtés rincés par la lumière, puis des toisons d'ombre entre les jambages de pierre. Il jouit si bien de cette caresse verticale sur les façades de la cour qu'il en oublie son horizontale, d'ailleurs trop neuve pour l'arrêter. Pourtant c'est à plat qu'il faut mettre l'Histoire afin de sentir la bonne épaisseur de terreau de temps et d'humanité qui en est la chair. Cette cour fut le cimetière où l'on enfouissait les cadavres bénis de frais dans la chapelle. Savait-on que leur pourriture empoisonnait l'eau des vivants ? Ceux qu'on met sous la terre c'est pour ne plus les voir et ils y gagnent une présence invisible qui devient l'esprit du lieu.

Mais pourquoi un corps criminel ne serait-il pas un corps amoureux ? L'un de l'autre inséparables, c'est l'union inadmissible parce qu'elle est un excès de compréhension, aussitôt taxé de complicité. Il y a dans l'âpreté de la forteresse un reste de cet excès et dans la ferveur de son épiderme de pierre paré d'un duvet de lumière, un appel aux gestes de l'amour. Ce mélange de rudesse meurtrière et de courbure attentive est la négation de la hiérarchie, hiérarchie qui se fortifie en donjon afin de s'écarter de la piétaille et de la dominer. La force a toujours pu compter sur la servilité : c'est la part la plus constante de l'Histoire...

Bernard Noël